Jean Daniel lui-même -- co-fondateur du Nouvel Observateur avec Claude Perdriel en 1964-- a publié le 14 novembre dernier un éditorial intitulé **« Ce que m'a dit Kennedy »**

L'ÉDITORIAL DE JEAN DANIEL

Ce que m'a dit Kennedy

LA PORTE DU MALHEUR

« Alors j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur. » C'est ainsi que Meursault, le narrateur de « l'Etranger », commente le meurtre qu'il a commis. Camus est né il y a cent ans. J'ai eu le privilège d'être de ses amis.

Il y a cinquante ans, trois coups de feu abattaient John Fitzgerald Kennedy, dont la gloire était à son zénith, et c'est comme si le destin fracassait l'ordre du monde. Or il se trouve que j'ai eu l'occasion d'être reçu par le président des Etats-Unis et de m'entretenir avec lui peu avant son assassinat le 22 novembre 1963. Et que j'étais à La Havane en compagnie de Fidel Castro quand Kennedy a été tué.

Sur Camus, je peux m'exprimer avec un sentiment d'intimité. Ce qui n'est pas le cas pour la mort de Kennedy. Or l'on n'a jamais autant cité mon témoignage sur les vingt-cinq minutes passées à la Maison-Blanche dans le bureau Ovale du jeune président Kennedy. Je ne suis pas en mesure de répondre aux principales questions que se posent mes confrères: c'est le meurtre lui-même qui les intéresse, et ils ont souvent consacré leur vie à essayer de savoir si le tireur assassin était isolé ou s'ils étaient plusieurs. Personnellement, ces questions me dépassent, mais j'aurais plutôt tendance à penser qu'Oswald n'avait pas besoin d'une conspiration pour être fou.

UN SÉDUISANT JEUNE SÉNATEUR

En revanche, là où il me semble que je peux apporter quelque lumière, c'est sur l'état d'esprit de mes deux grands interlocuteurs. Toutes les citations qui sont faites aujourd'hui de mes articles d'alors sont nourries des seules réponses de Kennedy et de Castro à mes questions. C'est l'interprétation de ces réponses qui peut parfois poser problème.

Avant de poursuivre, une énigme tout de même: pourquoi le président des Etats-Unis choisit-il ou accepte-t-il de me recevoir, ce 24 octobre 1963? Je n'ai aucun titre particulier pour mériter ce privilège. Je ne l'ai aperçu qu'une seule fois, lors d'un déjeuner organisé par le journal alors démocrate et libéral « The New Republic », dont j'étais devenu le correspondant parisien. Il y avait à ce déjeuner, à ma gauche, le maître à penser du journalisme pendant plusieurs générations, Walter Lippmann. C'est lui qui m'en imposait. A ma droite se tenait un jeune sénateur, lumineux et séduisant, sur lequel je ne savais rien et qui ne m'intéressait pas spécialement, jusqu'au moment où j'appris qu'il

A la Maison-Blanche, assis au bureau Ovale

était l'auteur d'un fameux discours au Sénat contre la guerre d'Algérie. Il s'appelait J. F. Kennedy. Je me suis tourné vers lui pour l'entendre dire qu'il savait qu'il avait irrité le général de Gaulle, ce qui suscitait chez lui un sourire plus espiègle qu'hostile.

D'ailleurs l'entretien du 24 octobre a débuté par un commentaire de Kennedy sur de Gaulle. Il a rappelé qu'il était, *« par nature, hostile au colonialisme »*, que c'était *« dans la tradition américaine »* et que d'ailleurs, pour sa part, il n'avait *« jamais eu d'indulgence sur la façon dont les Américains avaient transformé Cuba en une île de débauche et d'injustice »*. Il comprenait *« que des hommes comme Fidel Castro se soient révoltés au nom de la justice et de la pureté »*. Lorsqu'il dit cela, le président Kennedy répond à de Gaulle, lequel a accusé les Américains de jeter les peuples latino-américains dans les bras des communistes. Sur l'ancien régime, il veut bien être d'accord avec les premiers révolutionnaires cubains, mais il est clair que, par la faute de Fidel Castro, le monde a été au bord d'une guerre thermonucléaire en octobre 1962.

J'ai ajouté dans mon livre « le Temps qui reste » (Gallimard) la précision suivante: Kennedy a poursuivi en martelant, toujours en pensant à de Gaulle, qu'il n'avait aucun problème avec le communisme de Fidel Castro. Il avait par exemple de très bons rapports avec des communistes comme le Yougoslave Tito et le Guinéen Sékou Touré. Etait-ce les Américains qui avaient *« transformé Castro en marxiste, comme on le dit en France »*? Kennedy s'en souciait comme d'une guigne. Pour lui, l'important était de faire connaître au monde qu'il ne tolérerait jamais que les Soviétiques puissent disposer d'une base militaire dotée d'installations nucléaires à quelques dizaines de milles des Etats-Unis.

UN FAIT POLITIQUE INTERNATIONAL

J'ai raconté tout cela aux éminents amis qui avaient organisé ma rencontre. Oui, c'était nouveau. Oui, c'était inédit. Non, Kennedy n'avait jamais dit les mêmes choses sur le même ton. Mais revenons à la question: pourquoi moi?

A cette époque, à Washington, j'avais pour amis Joe Kraft et sa femme Polly, qui tenaient volontiers salon dans une maison proche de celle des Kennedy, à Georgetown. Il m'arrivait d'être invité et je rencontrais alors mon ami Ben Bradlee, le fringant journaliste et futur directeur du « Washington Post ». Ben Bradlee qui avait été correspondant de « Newsweek » à Paris, avait une estime manifeste pour ce que j'écrivais alors dans « The New Republic » ou dans « l'Express ». Lorsqu'il a appris

ALFRED EISENSTAEDT TIME & LIFE PICTURES GETTY IMAGES

que j'avais l'intention de voir Fidel Castro, il m'a surpris par son enthousiasme et m'a informé qu'il était peut-être en mesure de m'aider, grâce au soutien qu'il procurait aux artistes de La Havane. Il s'agissait bien de voir Castro, personne d'autre, et pour moi c'était déjà énorme ! A ma stupéfaction, c'est le même Ben Bradlee qui, quelques jours plus tard, devait organiser ma rencontre avec… l'inaccessible J. F. Kennedy lui-même. Rappelons cette date pour moi mémorable : le jeudi 24 octobre 1963 à 17h45 !

Comment avait-il fait ? Je ne pouvais me douter, à ce moment-là, que l'entrevue était ignorée de tous les collaborateurs du président y compris de Pierre Salinger, qui exerçait une autorité allègre et souveraine sur tous les rapports de la presse avec la Maison-Blanche. Rien ne devait lui échapper et il n'en faisait pas mystère. En tout cas, cette fois-là, il avait été laissé dans l'ignorance et ne devait cesser, durant plus d'une semaine, de laisser libre cours à sa colère, au point d'exprimer un doute sur le fait que l'entrevue ait vraiment eu lieu. Cela devint rapidement ridicule dans la mesure où mon récit, qui avait fait la une de vingt et une publications aux Etats-Unis et en Amérique latine, constituait un scoop professionnel évident, mais surtout un fait politique international.

PRÊT À LA GUERRE

Parmi les questions posées à propos de mon récit de l'entretien à la Maison-Blanche, il en est une à laquelle je pense pouvoir répondre : John Kennedy, malgré les doutes ou les inquiétudes exprimés par de Gaulle, était bel et bien prêt, en octobre 1962, à déclencher une guerre. Un faisceau de preuves, de témoignages et de débats montrent qu'il n'était plus question pour lui qu'un Etat quelconque puisse, si près des côtes américaines, recevoir une assistance militaire. Surtout si celle-ci provenait d'un pays communiste, a fortiori de l'URSS. Il ne laisserait en aucun cas les Soviétiques installer une base de missiles, *« quels que soient les mensonges et les ruses »*.

Il se trouve que j'ai eu l'occasion d'être reçu par le président des Etats-Unis et de m'entretenir avec lui peu avant son assassinat le 22 novembre 1963. Et que j'étais à La Havane en compagnie de Fidel Castro quand Kennedy a été tué.

Fidel Castro reçoit Jean Daniel *(de dos)* et sa femme Michèle dans un hôtel de La Havane, le 21 novembre 1963
PHOTO : MARC RIBOUD

Avec le temps, je comprends mieux ce que je soupçonnais quand j'ai entendu les propos de Kennedy pour la première fois : il fallait que l'on sût partout, et notamment à Cuba puisque je m'y rendais, que sa détermination sur ce point ne pouvait être mise en doute. Cela dit, il y avait toujours, dans chaque propos ferme, l'expression d'une éventualité pacifique, au cas où la menace serait prise au sérieux. On pourrait parler de la possibilité d'une ouverture conditionnelle, et on ignorera toujours ce qui se serait passé si j'avais pu obtenir de Kennedy une réponse exprimant plus nettement un souhait de détente. Mais je crois que Kennedy n'a jamais pu savoir quelle était la vraie nature des liens entre Khrouchtchev et Castro qui, comme n'a cessé de le souligner notre ami K. S. Karol, s'était laissé imposer l'installation des fusées par les Soviétiques (1).

"UNA MALA NOTICIA"

Il faut tout de même que je dise un mot, fût-il rétrospectif, sur Fidel Castro, avec lequel ma femme et moi déjeunions à Varadero, dans sa ferme balnéaire, lorsque nous avons appris l'assassinat de Kennedy. La nuit précédente s'était déroulée dans un hôtel de La Havane, où Castro m'avait fait répéter mille fois certains propos nuancés de Kennedy, avant de les commenter avec un entêtement pathétique. Nous déjeunions allègrement lorsque le président Dorticós a téléphoné à son Premier ministre, Fidel Castro, lequel a aussitôt fait taire tout le monde. Alors, nous avons entendu Fidel poser la question : *« Blessé ? »* Réponse : *« Oui. »* *« Gravement ? »* Réponse : *« Oui. »* C'est ensuite, par la radio, que nous avons appris la mort de Kennedy, sans quitter des yeux, évidemment, notre hôte cubain, le Líder máximo. *« Eh bien,* a commenté Castro, *votre mission est finie… »* Il m'avait donc considéré comme un chargé de mission ? Oui, et elle avait été supposée pacifique. Il a demandé quel était le nom du vice-président des Etats-Unis. Quand nous lui avons répondu que c'était Johnson, son visage s'est durci.

En revanche, je n'ai jamais mérité le titre de *special envoy* que m'a attribué dans « The New Republic » mon ami Gilbert Harrison. C'est ce titre qui a fait le tour du monde. Reste que, malgré les débats passionnés qui ont eu lieu sur ce thème depuis un demi-siècle, je suis sûr que Fidel n'a pas joué la comédie devant moi en répétant trois fois : *« Es una mala noticia »* (« c'est une mauvaise nouvelle »), et qu'il était bouleversé en me disant : *« Kennedy était un ennemi auquel on s'était habitué. C'est une affaire grave, très grave ! »* Puis, après un silence : *« Maintenant il faut faire vite, très vite, qu'ils retrouvent l'assassin, sinon, vous allez voir, je les connais, ils vont essayer de nous mettre ça sur le dos… »*

J. D.

(1) Voir à ce sujet le remarquable travail de Michel Porcheron sur internet.

Lire notre dossier sur Kennedy p. 66.

Retrouvez le blog de Jean Daniel sur Nouvelobs.com

[Note de Roger Grevoul : Dans une note en fin d'éditorial, Jean Daniel écrit : *« Voir à ce sujet le remarquable travail de Michel Porcheron sur internet »*. L'éditorialiste ne mentionne pas de site, mais il est manifeste qu'il se réfère au texte de Michel Porcheron que nous avions mis en ligne le 6 avril 2012.

Voir notre :

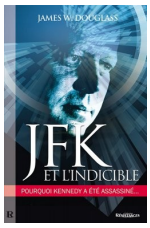
http://s147752339.onlinehome.fr/cubacoop/IMG/pdf/Kennedy_Fidel_Castro_et_Jean_Daniel-.pdf]

MOTS CLES : John Fitzgerald Kennedy, Jacqueline Kennedy, Arthur Schlesinger, Fidel Castro, Jean Daniel, Pierre Salinger, K.S.Karol, L'Express, Fabian Escalante, Lisa Howard, William Attwood, Oscar Pino Santos, Aline Mosby, Theodore H.White, Gabriel Molina, Peter Kornbluh, Marvin Shanken…

Ainsi, experts, journalistes, historiens, essayistes, réalisateurs, derniers témoins …ont campé une fois de plus sur leurs positions bien connues. Souvent avec un certain talent, pour d'autres un talent certain.

Les uns ont soutenu mordicus **la thèse du tireur solitaire,** estimant qu'ils ont suffisamment de « preuves », les autres n'en démordent pas, il s'agit d'un complot, pas forcément le même, c'est selon. Mais la thèse, **la théorie du complot**, de la conspiration, possible, vraisemblable, largement partagée par l'opinion planétaire, à commencer par celle des US, n'est toujours pas étayée par ce lot de preuves confirmées, indiscutables, qui lui donneraient (enfin) une authenticité.

Dans les deux camps, il y a eu ce qu'il faut –marketing oblige- d' *« éléments inédits »*, *« jamais révélés », « explosifs »,* de sources *« jamais exploitées »,* de témoins qui *« parlent pour la première fois »*…Autant de fumigènes. L'inouï pourrait être ce livre intitulé à peine ironiquement *Qui n'a pas tué John Kennedy ?*.



Plus sérieusement, James W.Douglass a tenté de savoir *« Pourquoi Kennedy a été assassiné… »,* sans point d'interrogation (*JFK et l'Indicible,* Ed. Demi-Lune,654 pages, 2013).

Ouvrir et lire avec intérêt : http://www.editionsdemilune.com/jfk-lindicible-p-52.html?zenid=892fb62778fefe4ae9cf35476616e9be

On peut consulter en espagnol :

http://www.cubadebate.cu/especiales/2013/11/13/fidel-kennedy-y-el-estado-rufian/

[Dans ce texte, l'auteur Rafael Landerreche « résume à l'extrême » l'intervention radio-télévisée [non lue] de Fidel Castro du 23 novembre 1963. Il considère que les conclusions de James Douglass –*"par le biais de la minutieuse investigation historique"* sont fondamentalement les mêmes que celles que Fidel Castro formula le lendemain même de l'assassinat.

Landerreche précise qu'il n'a pas pu mettre la main (localizar) sur le texte original de Fidel Castro. Il a donc traduit des passages d'une version en anglais tirée de : http://educationforum.ipbhost.com/index.php?showtopic=18765&st=0

En effet, très difficile à trouver, ce texte fut publié le 25 novembre 1963 sur une vingtaine de pages d'un des bulletins « Obra Revolucionaria » *(« en accord avec le Département des versions sténographiques »*). Fidel Castro était alors premier ministre et premier secrétaire général du PURSC (Partido unido de la Revolucion socialista de Cuba).

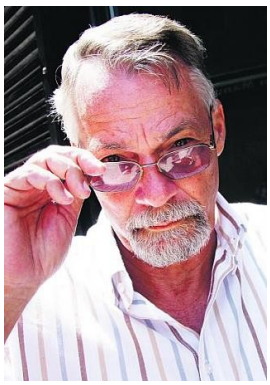
Le 27 novembre, Fidel Castro, lors d'un rassemblement d'étudiants, apportait de nouveaux commentaires et analyses sur le crime de Dallas, qui étaient publiés dans un autre numéro de « Obra Revolucionaria », également très difficile à trouver].

Ce n'est pas demain…

Les éditeurs, délibérément, ont pris le parti lucratif de vendre des livres (souvent de bons livres en ce qu'ils ne sont pas désagréables à lire) pour tête de gondole- commémoration oblige-, sachant bien, eux aussi, que des dizaines de milliers de documents sont toujours classifiés, 50 ans après, gélifiés quelque part dans des rayonnages inaccessibles. Où se trouve (rait) ce que l'on veut encore garder secret ?

A-t-on besoin de le rappeler, Washington, démocrates et républicains, ne se tireront jamais une balle (mortelle) dans le pied. Le mystère d'Etat a de bonnes décennies devant lui.

Fabian Escalante



A Cuba, l'homme et pour cause qui connait le mieux le « dossier » JFK, Fabian Escalante, vient d'écrire: *« Le président nord-américain* (fut) *victime d'une conspiration qui peut être* (tal vez) *a impliqué jusqu'à ceux qui étaient chargés de le protéger. Mais « quizas »* (peut être) *tout cela sera connu dans 50 autres années".*

Consulter (en espagnol) :

http://www.cubadebate.cu/especiales/2013/11/23/50-anos-del-asesinato-del-presidente-de-estados-unidos-john-f-kennedy-una-historia-inconclusa/

Choisir « la piste Jean Daniel » dans le labyrinthe JFK a au moins trois avantages : on est dans les faits, dans l'Histoire, telle qu'elle continuera de figurer toujours dans les rappels qui seront faits sur le crime de Dallas et on est loin des débats et polémiques sur le thème **« Qui a tué Kennedy ? ».** Question qui toutefois devra toujours être posée, comme il est juste de (re)demander la réouverture du dossier JFK. Enfin, et par voie de conséquence, les sources sur cette piste- extraits de livres et de documents-papiers, certains datent de novembre 1963, sont pour la première fois mis en ligne. Le texte du 6/04/2012 ainsi que sa mise à jour, publiée ici, doivent être lus comme une juxtaposition d'évènements à partir desquels chacun pourra se faire une (meilleure) opinion sur le drame de Dallas.

Par ailleurs, lors d'un séjour à Cuba en 2013, il n'a pas été inutile de réunir quelques références d'ouvrages récents sur l'époque JFK vue par des auteurs cubains. Aucun de ces livres n'a été traduit en français. [Voir en fin de texte une bibliographie chronologique non exhaustive, mais qui tente de coller à la disponibilité de livres chez les bouquinistes de la Plaza de Armas et de librairies à La Havane]. **Il était intéressant de voir ce que des auteurs cubains, parmi d'autres, écrivaient sur le rôle de Jean Daniel.**

Après Dallas, des membres de la famille Kennedy rencontraient Fidel Castro.

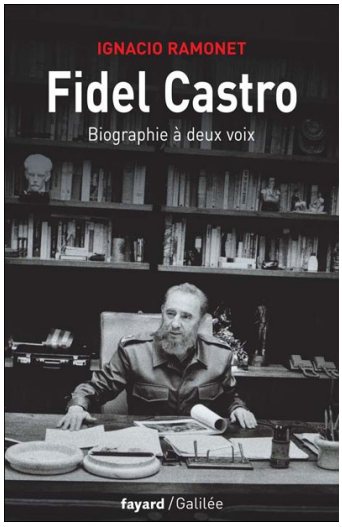
Quelques pauses dans ces recherches ont été l'occasion par ailleurs de (re)découvrir le verbatim de propos de Fidel Castro sur ses rencontres personnelles ...avec la famille Kennedy, elles non plus jamais démenties, facette ou inconnue ou omise. Cela complété par quelques liens du leader historique cubain sur ce même sujet, ainsi que par la mention des pages web les plus récentes de Gabriel Molina, journaliste cubain expert *es* JFK.

On épiloguera longtemps sur Dallas. Et continueront d'être avancées de nouvelles thèses, théories...Qui se comptent déjà par centaines. Une des dernières en date (en anglais) affirme que Fidel Castro était au courant du projet d'assassinat de JFK par Lee Harvey Oswald, et ne l'en a -volontairement- pas dissuadé...

Un autre auteur, Philip Shenon, qui a longtemps fait partie du bureau du New York Times à Washington, s'il indique que le rapport Warren est entaché d'erreurs ou que la CIA et le FBI ont dissimulé et détruits des éléments essentiels, écrit près de 700 pages *(Anatomie d'un assassinat,* Presses de la Cité, 2013, *A Cruel and Shocking act : The Secret History of the Kennedy assassination* »2013) pour *« lever pour la première fois le voile sur les mystères du voyage d'Oswald* [pour lui le seul assassin] *à Mexico »,* relaçant la piste Castro.

Juxtaposer ces nouvelles spéculations sur une implication new look de Cuba et les relations privées de Fidel Castro avec la famille Kennedy, après Dallas, apporte un éclairage que chacun pourra juger.

Ce furent de toute évidence des moments d'ordre privé, discrets ou plus encore, en marge d'évènements officiels ou publics. Marqués certainement par la volonté de chaque protagoniste de respecter toute la réserve habituelle. Loin des journalistes et des photographes.



En janvier 1989, lors de la seconde investiture du président vénézuélien Carlos Andres, à Caracas, Fidel Castro, qui rencontrait pour la première fois Jimmy Carter (président des Etats Unis de 1977 à 1981) eut l'occasion de s'entretenir avec la veuve de Robert Kennedy [**Ethel**, avec qui elle eut onze enfants].

« Parce qu'après l'assassinat de John Kennedy, sa famille a pris contact avec moi, et j'ai développé des relations et des échanges très amicaux avec la plupart des Kennedy. Autant d'éléments qui prouvent que je ne me laisse pas envahir par la haine » (Fidel Castro, Biographie à deux voix, Conversations avec Ignacio Ramonet, Fayard/Galilée, 2006, 700 pages).

Ignacio Ramonet : Le fils de John Kennedy est-il venu à Cuba ?

- Fidel Castro : Ça même été un de ses derniers voyages ; oui, le plus petit des enfants de Kennedy.

« John-John » Kennedy, qui avait deux ou trois ans quand son père a été assassiné en 1963. FC : Il dirigeait la revue *George Magazine*. Nous avons dîné ensemble à La Havane, nous avons discuté pendant deux ou trois heures [probablement le 25 octobre 1997. Fidel Castro lui confessa qu'il admirait son père. On croit savoir qu'un nouveau voyage de John-John Kennedy à La Havane et un nouvel entretien avec Fidel Castro étaient prévus pour décembre 1999. A cet effet Kennedy Jr avait loué tout un étage de l'Hotel Santa Isabel, dans la Vieille Havane] ; et peu après, en juillet 1999, il y a eu ce tragique accident avec le petit avion qu'il pilotait en pleine nuit, où lui et son épouse ont trouvé la mort... Quelle triste tragédie, vraiment. En ce qui concerne les Kennedy, ce n'est malheureusement pas la seule.

IR- Il y en a eu pas mal, en effet.

FC : Toujours est-il qu'à cette occasion, ils s'étaient rendus au Venezuela, et c'est là que j'ai fait la connaissance de la veuve (1928) de Robert Kennedy ; j'ai aussi rencontré la sœur de celui-ci, **Eunice** [10 juillet 1921 - 11 août 2009], épouse de [Robert] Sargent Shriver, celui qui avait organisé les Corps de la Paix *[Peace Corps]* en 1961, et aussi plusieurs des fils de « Bob » Kennedy.

Ethel Kennedy **Eunice Kennedy Shriver**

[Eunice fut un des neufs enfants, dont John, Robert et Edward, qu'eurent Rose Elizabeth et Joseph Patrick Kennedy]

Selon l'analyste américain **Robert Kornbluh** (voir note 1) Robert Kennedy Jr et son frère Michael se rendirent à La Havane en février 1996 pour s'entretenir avec Fidel Castro. Ils avaient avec eux un dossier déclassifié de documents de l'administration Kennedy, qui avaient été classé « hautement secret ». Il portait sur l'exploration – frustrée- en vue d'un arrangement avec Cuba.

Fidel Castro les remercia et leur communiqua *« son impression que Kennedy, après le Crise d'Octobre, voulait changer le cours des relations entre les Etats Unis et Cuba. Mais il ne put faire ce qu'il souhaitait »*

[Nous n'avons pas trouvé de démentis de la famille Kennedy (nda)].

Ses rencontres avec des membres de la famille Kennedy, d'après Fidel Castro lui-même

Si dans le livre *« Fidel Castro, Biographie à deux voix »*, c'est en répondant à des questions explicites que le dirigeant cubain évoquait diverses rencontres qu'il eut avec des membres de la famille Kennedy, en 1989 et à la fin des années 90, plus tard il est revenu de lui-même sur ce thème, au moins à deux reprises.

A notre connaissance, Fidel Castro, à (au moins) deux autres occasions, a en effet abordé (assez brièvement) ces contacts vraisemblablement non préparés en bonne et due forme. Dans deux de ses **« Réflexions »,** textes qu'il a entrepris d'écrire après son retrait officiel des affaires, il est revenu de lui-même sur ses rencontres avec *« les parents endeuillés de Kennedy»*.

Le 30 juin 2007, il écrit (dans « **La machine à tuer »,** traduction de Jacques-François Bonaldi, JFB):

"Par la suite [après l'assassinat de Dallas], *j'ai rencontré plus d'une fois, lors d'activités internationales ou en visite à Cuba, les parents endeuillés de Kennedy qui me saluaient respectueusement. Un des fils de l'ex-président - qui était un petit gosse au moment de l'assassinat de son père - fut même envoyé à Cuba trente-quatre ans après par une revue étasunienne. Nous nous sommes rencontrés et je l'ai invité à dîner.*

Ce jeune homme, dans la fleur de l'âge et d'une grande éducation, est mort tragiquement dans un accident d'avion quand il volait avec sa femme vers l'île Martha's Vineyard par une nuit de tempête.

Je n'ai jamais abordé cette question épineuse avec aucun membre de cette famille. J'ai dit en revanche que si Nixon avait été président au lieu de Kennedy, nous aurions été attaqués par les forces aéronavales qui escortaient l'expédition mercenaire à un coût en vies énorme pour les deux peuples. Nixon ne se serait pas borné à affirmer que la victoire a de nombreux pères mais que la déroute est orpheline. Kennedy, que l'on sache, n'avait jamais été emballé par l'aventure de Playa Girón [la Baie des Cochons] *où l'avait conduit le renom militaire d'Eisenhower et l'irresponsabilité de son ambitieux vice-président ».*

Lire "La machine à tuer" (dans son intégralité) en français:

http://fr.cubadebate.cu/auteurs/fidel-castro-ruz/2007/06/30/la-machine-agrave-tuer/

original : http://www.cubadebate.cu/reflexiones-fidel/2007/06/30/maquina-matar/

Puis le 24 avril 2009, **(« Des gestes impressionnants »,** trad.JFB), Fidel Castro écrit à nouveau sur le sujet :

“[Le président Kennedy] *sortit grandi de cette épreuve* [la Crise des Missiles] *grâce aux erreurs de son adversaire principal. Il voulut ensuite discuter sérieusement avec Cuba et il décida de le faire. Il envoya Jean Daniel pour s’entretenir avec moi et retourner ensuite à Washington. Le journaliste remplissait justement sa mission au moment où le président Kennedy fut assassiné.*

Sa mort et la façon étrange dont elle fut programmée et concrétisée furent vraiment tristes.

J’ai fait ensuite la connaissance de ses proches en visite à Cuba. Je n’ai jamais commenté avec eux les facettes désagréables de sa politique contre notre pays ni fait la moindre allusion à ses tentatives de me priver de la vie. J’ai connu son fils déjà adulte, qui était un gamin quand son père était président des Etats-Unis. Nous avons échangé en amis. Il mourut lui aussi dans un accident triste et tragique. Son propre frère Robert fut assassiné à son tour, ce qui ajouta encore au drame planant sur cette famille”.

Lire en français: http://fr.cubadebate.cu/auteurs/fidel-castro-ruz/2009/04/24/des-gestes-impressionnants/

En espagnol, l’original :

http://www.cubadebate.cu/reflexiones-fidel/2009/04/24/gestos-que-impresionan/

En 2010, Fidel Castro eut l’occasion de s’exprimer une nouvelle fois sur l’assassinat de Kennedy et de ses contacts avec des membres de la famille Kennedy, incluant la journaliste Maria Shriver (1955), fille d’Eunice Kennedy (une des sœurs de JFK) et de R.Sargent Shriver, ancien ambassadeur des Etats Unis en France (1968-1970), candidat à la vice-présidence américaine en 1972.

Le leader cubain avait invité à La Havane, de manière officielle, le journaliste américain **Jeffrey Goldberg** de *The Atlantic.* Fidel Castro avait apprécié une analyse de Goldberg sur la menace israélienne d’attaque des installations nucléaires de l’Iran. *« Kennedy fut un thème périphérique de nos conversations »,* a précisé Goldberg.

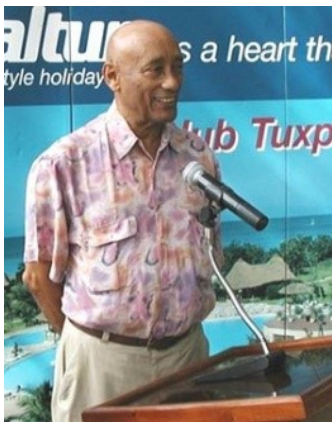
Castro: 'Oswald Could Not Have Been the One Who Killed Kennedy'

What Cuba's former president thinks really happened in Dallas 50 years ago this week

Trois ans plus tard, Goldberg reproduit la plupart des propos de Fidel Castro sur le président Kennedy et Dallas. Consulter (en anglais) : http://www.theatlantic.com/international/archive/2013/11/castro-oswald-could-not-have-been-the-one-who-killed-kennedy/281674/

On trouvera une traduction (le titre a été changé) en français sur le site :

http://histoireetsociete.wordpress.com/2013/11/21/the-atlantic-aucun-agent-de-letat-cubain-na-ete-mele-a-lassassinat-de-kennedy/?relatedposts_exclude=19724



On a là avec cette évocation de Dallas, une occasion de citer quatre textes (en français) du journaliste cubain Gabriel Molina - considéré comme le meilleur connaisseur du dossier JFK- La question des rencontres famille Kennedy-Fidel Castro n'y est pas traitée, mais il (re) donne la position et l'analyse cubaines sur le crime de Dallas.

Gabriel Molina

Dans l'hebdomadaire Granma International:

-daté du 17 octobre 2013 :

http://www.granma.cu/frances/internationales/17oct-Le%20complot.html

-daté du 11 octobre 2013 :
http://www.granma.cu/frances/internationales/11oct-Le%20complot.html

-daté du 28 mai 2012 :
http://www.granma.cu/frances/internationales/28may-Le%20coup.html

-daté du 17 mai 2012 :
http://www.granma.cu/frances/internationales/17may-21kennedy.html

Bibliographie/ sources cubaines :

- *Complot,* de Oscar Pino Santos 1992 (Editorial Nuestro Tiempo, Mexico, 486 pages, "notes bibliographiques")

- *En el Ojo de la Tormenta,* de Carlos Lechuga, 1995, SI-MAR, Habana, Ocean Press, Australie, 316 p, 14 photos).

Dans son dernier chapitre « La Incógnita » (p.282-306), Lechuga raconte comment Jean Daniel [il le présente à tort comme « *editor* de *l'Observateur* »] obtint l'entretien connu avec le président Kennedy.

Jean Daniel et Attwood « un vieil ami », déjeunèrent ensemble à New York le 3 octobre (1963). Daniel lui dit qu'il était de passage à New York avant de se rendre à Washington et à La Havane, avec l'intention de rencontrer Fidel Castro. Vint tout de suite à l'esprit de Attwood l'idée d'un entretien du journaliste français avec le président Kennedy. Il appela immédiatement Ben Bradlee, correspondant de Newsweek à Washington et qui était *« un ami du président, se rendant souvent à La Maison Blanche et qui connaissait aussi Jean Daniel »*. La démarche d'Atwood et de Bradlee aboutit. Kennedy reçut Jean Daniel le 24 octobre.

Plus loin (p.299) Lechuga, cite Jean Daniel lui-même, dans un article du N**ational Guardian** du 19 décembre 1963 :

« Daniel commença l'entretien avec le président Kennedy sur la question de savoir si les idées contenues dans ses prises de position - alors qu'il était sénateur- de soutien (respaldo) *à la Révolution algérienne, avaient été appliquées fidèlement à Saigon et à La Havane ».*

Lechuga poursuit : « *Sur Saigon, le président dit qu'il n'avait pas le temps d'en parler mais qu'il souhaitait aborder le thème de Cuba et poursuivre la conversation au retour de Daniel à Washington. Kennedy commenta que la presse européenne accusaient les Etats Unis d'être aveugles sur la véritable situation de Cuba, ajoutant que lui-même savait bien ce qu'il s'y passait. Après avoir critiqué la politique de son pays à l'époque de la tyrannie de Batista, il souligna que le problème n'était plus cubain, mais international, « c'est-à-dire un problème soviétique ».*

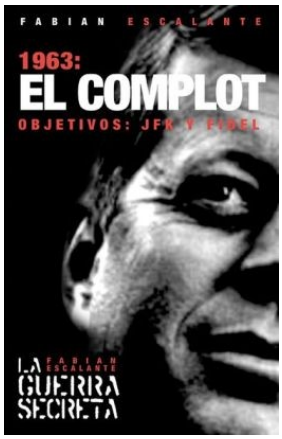
Page 300 de son livre, Lechuga parle bien sûr de la visite de Jean Daniel à Cuba et de ses entretiens avec Fidel Castro.

Daniel dit à Fidel Castro que *« Kennedy lui avait fait grande impression et qu'il apportait un message de sa part »*. Lechuga rappelle que selon Fidel Castro *« ce n'était pas un message au sens formel du terme, mais Kennedy avait dit à Jean Daniel qu'il souhaitait qu'il se rende à Cuba (...). L'essence du message était donc qu'il parle longuement avec moi et qu'à son retour à Washington, il informe (Kennedy) sur nos conversations. Le journaliste vit là comme un geste, comme un désir d'établir un contact, le souhait d'explorer ce que nous pensions nous autres et aussi d'établir une certaine communication. Kennedy dit à Daniel : Allez-y, parlez, analysez et revenez... ».*

Ces propos de Fidel Castro furent tenus par le leader cubain en janvier 1992, lors de *« La Conferencia Tripartita sobre la Crisis de Octubre »,* organisée à La Havane.

Jean Daniel, de retour à Washington, conclut Lechuga, fit part à **McGeorge Bundy,** conseiller de Kennedy, de ses conversations avec Fidel Castro.

- de Fabian Escalante Font : ses travaux sont centrés sur tous les types d'opérations organisées par les Etats Unies contre Cuba, à commencer par les tentatives d'assassinat de Fidel Castro.

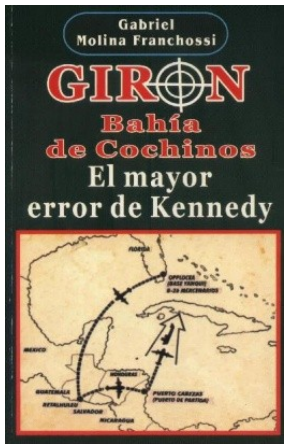


- depuis 2002: *La Guerra Secreta* en trois volumes publiés par Ediciones Ciencias sociales, *Operación Mangosta*, *Acción ejecutiva*, 2003 et *1963 : El Complot,* 2004, six pages de bibliographie

- *Cronología del crimen, 1959-2000,* 2005, Ed.Imagenes, 160 pages, dont 45 de "Testimonio grafico"

- *Proyecto Cuba,* 2008, Ed.Ciencias sociales, 217 pages, Introduction de Carlos Lechuga.

- de Gabriel Molina Franchossi, *Girón, Bahía de Cochinos, El error mayor de Kennedy,* 2011, Editora Política, 353 p.



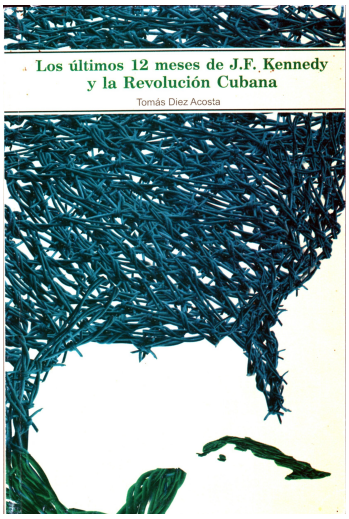
La lecture de ce livre révèle notamment l'avancée des discrets échanges qui existaient en cette fin d'année 1963 et portant sur la mise en œuvre de rapprochements entre les deux pays.

C'est bien sûr William Attwood qui est chargé de ces contacts en vue de diverses tentatives d'ouvertures. Dans la nuit du 18 au 19 novembre 1963, Attwood eut un contact téléphonique avec René Vallejo, assistant personnel de Fidel Castro. Ils tombèrent d'accord sur l'envoi d'un agenda de thèmes que Fidel Castro souhaitait aborder à La Havane avec le « négociateur » US désigné. Qui n'allait être que William Attwood lui même. Bundy fit savoir à Attwood que dès que l'emploi du temps du président Kennedy le permettrait, il lui parlerait de tout cela. Le président avait en effet sur son agenda un bref voyage à Dallas et dès son retour il décidera ce qui devrait être répondu à Fidel Castro.

C'est ce même 19 novembre que Jean Daniel eut un premier entretien avec Fidel Castro dans un grand hôtel de la capitale cubaine. Lequel, en souriant, dit notamment au journaliste français qu'il *« pourrait devenir comme un émissaire de la paix »*.

- *Dallas, 24 horas de un complot,* de Teresa Candia, 2011, Ed. Capitán San Luis, 198 pages.

- *Los Últimos 12 meses de J. Kennedy y la Revolución cubana,* de Tomas Díaz Acosta, 2011, Ed. Política, 221 pages dont 11 de Bibliographie.



Diaz Acosta, qui, sur Jean Daniel, reprend les informations de Carlos Lechuga, cite le quotidien **New Republic** (14/12/1963) **« Unofficial envoy : An historical report from two capitals »**) où le journaliste français publie son témoignage sur ses entretiens avec le président Kennedy et Fidel Castro.

En 2004, rapporte Diaz Acosta citant des propos tenus par le Français à la télé US (dans un documentaire « Castro et Kennedy, Négociations secrètes »), **Jean Daniel déclara notamment qu'il « était convaincu que Kennedy souhaitait (queria) un rapprochement, il voulait (queria) que je revienne (de Cuba) et lui dise que Castro désirait un rapprochement ».**

[la lecture de ces ouvrages cubains, si elle révèle l'importante documentation de chacun des auteurs, dans des registres différents, est parfois rendue difficile par l'absence – à une exception près- d'index, d'annexes, qui auraient permis une meilleure compréhension des faits qui ont marqué cette époque, qui, comme on le sait, a impliqué un nombre incalculable de personnes, personnages et personnalités de tous les niveaux et dans tous les secteurs de la société américaine]